

Sewrin, Charles Augustin
Le Fagotier

LE FAGOTIER,

OU

LA CABANE ENCHANTÉE,

PIÈCE SANS FÉERIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. CHARLES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 NOVEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIECES DE THEATRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE ROHAN, No. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1822.

PERSONNAGES. ACTEURS.

DENIS, pauvre paysan, fagotier..	M. FONTENAI.
DENISETTE, sa fille..........	Mme. CLOZEL.
JACQUES BROUET, garçon jardinier, amoureux de Denisette....	M. GUÉNÉE.
Le Père FALAISOT, vieux maçon.	M. PHILIPPE.
M. GERCOUR, riche propriétaire.	M. HENRI.
ADOLPHE, son fils, agé de 15 à 16 ans.....................	Mlle CLARA.
Mme BERTRAND, vieille gouvernante........................	Mme GUILLEMIN.
Chœur de Fagotiers.	

La scène se passe au village de Pont-Carré, dans la forêt d'Armainvilliers, à 8 lieues de Paris.

Nota. Cette Edition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE FAGOTIER,

PIÈCE SANS FÉERIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un bois, et, à droite de l'acteur, la cabane de Denis le Fagotier. Elle est saillante sur le théâtre. A gauche, est la grille d'une jolie maison de campagne; près de la grille, est la petite maison du jardinier.

SCENE PREMIERE.

ADOLPHE, Mme. BERTRAND.

ADOLPHE *est en petit habit du matin; il porte des lignes et un petit filet pour pêcher; il sort de la grille en courant et poursuivi par Mad. Bertrand.* (*Riant.*)

Ah! ah! tu cours bien, ma bonne, mais je cours encore mieux que toi.

Mad. BERTRAND, *essoufflée.*

Pardi! c'est bien là le cas de dire que vous avez vos jambes de quinze ans.

ADOLPHE.

Au collége, c'est moi qui gagne toutes les parties de barres. Tiens... (*il lui donne une tape sur l'épaule.*) veux-tu essayer encore? (*il court.*) attrappe-moi.

Mad. BERTRAND.

Non, non, Monsieur; mais je vous prie de rentrer, ou bien de laisser là vos lignes et vos filets.

ADOLPHE.

Mais, sais-tu, ma bonne, que tu es bien méchante, ce matin? Comment, vouloir empêcher un écolier, échappé aux verroux du collége, de jouir pleinement de son jour de congé!

Mad. BERTRAND.

Je ne suis pas la maîtresse, moi; attendez, pour prendre vos licences, que M. Gercourt soit revenu.

AIR : *Vaudeville du petit courrier.*

Hier on vint le prévenir
Que des habitans du village
Ont tout perdu par un orage,
Il est allé les secourir.

ADOLPHE.

Puisqu'aujourd'hui la bienfaisance
A vers eux dirigé ses pas,
Comment prendrai-je patience?
Mon père n'en finira pas, (*trois fois*.)

Mad. BERTRAND.

Et d'ailleurs, Monsieur, quelle imprudence à vous de vouloir aller tout seul à la pêche?

ADOLPHE.

Aimes-tu mieux y venir avec moi?

Mad. BERTRAND.

Dieu m'en préserve! je suis toute tremblante, rien que de voir un enfant sur le bord d'un ruisseau.

ADOLPHE.

Voyez un peu le grand danger!

AIR : *Vaudeville d'arlequin cruello.*

Eh quoi! faut-il qu'à ton côté
Sans cesse l'on m'attache,
Que par toi je sois escorté
Sans le moindre relâche?
D'où vient qu'on me traite en enfant?
Ah, c'est me faire assurément
Une injure cruelle!...
Ne me quittant pas d'un instant,
Je crois que madame Bertrand
Me prend... me prend
Pour une demoiselle. *bis.*

Mad. BERTRAND.

Non, non... je ne vous prends pas pour une demoiselle.... je ne suis pas assez simple pour ça.... Mais, parlons un peu raison, Monsieur... Mes craintes ne sont-elles pas bien fondées... après l'accident qui vous est arrivé l'année dernière, aux vacances?

ADOLPHE.

Quel accident ?

Mad. BERTRAND.

Comment? vous l'avez déjà oublié ?... Ah ! jeunesse ; jeunesse !... Vous ne vous rappelez pas cet étang où vous avez failli vous noyer ?

ADOLPHE.

Ah! oui, oui... l'étang des Coudraies... où j'ai voulu aller chercher, à la nage, un gros poisson, qui avait emporté ma ligne et mes hameçons... Oh oui! vraiment, je m'en souviens. (*il rit.*)

Mad. BERTRAND.

Riez, riez... cela était, en effet, très-plaisant.

ADOLPHE, *riant.*

Ah! ah!... c'est que, quand je pense à la tournure que j'avais... Tout couvert de vase, d'herbes et de joncs... je ressemblais à un dieu marin... à Neptune... j'avais l'air du *quos ego de Virgile.*

Mad. BERTRAND.

Neptune!.... Neptune!.... Il n'en est pas moins vrai que, sans le brave homme qui vous retira de l'eau...

ADOLPHE, *avec sensibilité.*

Ah!... tu as bien raison, ma bonne... Il exposa sa vie... pour un étourdi!... Mais je lui en veux beaucoup, à ce brave homme-là...

Mad. BERTRAND.

Bon! qu'est-ce que vous dites?

ADOLPHE.

Sans doute.

Mad. BERTRAND.

Comment?

ADOLPHE.

Après le tour qu'il m'a joué...

Mad. BERTRAND.

Le tour...

ADOLPHE.

Eh! oui... c'est indigne!... Au moment où j'allais lui parler de ma reconnaissance!.... crac!.... le traître m'échappe, et disparaît dans le bois... Ah! si j'avais été en état de courir...

Mad. BERTRAND

Il est sûr que M. votre père a bien regretté que vous n'eussiez pu au moins savoir son nom.

ADOLPHE.

Et moi donc?... Mais, je le vois encore... sa figure est là... et si jamais je le rencontre... Eh! qui sait?... Ne puis-je pas aujourd'hui avoir ce bonheur?... Précisément je compte diriger mes pas du même côté...... (*D'un ton cajolant.*) Tu vois bien, ma bonne, que la reconnaissance... le devoir... le plaisir... le sentiment... tout exige que je pêche, et je vais pêcher.

Mad. BERTRAND.

Ah! quelle tête! quelle tête!

ADOLPHE.

AIR : *Vaudeville de Rataplan.*

Allons, allons, le plaisir l'ordonne,
Je veux pêcher et malgré toi j'y cours '
Car chaque instant qu'ici je te donne,
De vingt goujons au moins sauve les jours.

Mad. BERTRAND.

La patience est pourtant nécessaire,
Quoique petits, ces poissons là sont fins.

ADOLPHE, *la contrefaisant.*

Je suis adroit et je pourrais, ma chère,
En attrapper encor de plus malins.
Allons, allons, le plaisir l'ordonne, etc.

Mad. BERTRAND.

Le retenir, c'est ce qu'on m'ordonne,
Mais la raison, ici, n'a plus de cours,
En se sauvant il nargue sa bonne,
J'y perds mon temps, ma peine et mes discours.

SCENE II.

Mad. BERTRAND, *seule.*

Le voilà parti!.. mais, monsieur, du moins, n'aura rien à me reprocher, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir et ma responsabilité est à couvert.

Air : *Il y a cinquante ans et plus.*

Telle fut toujours ma loi,
Et, lorsque dans mon jeune âge,
On implorait près de moi,
De l'amour (*bis*) le plus doux gage,
En vain, pendant plus d'une heure,
On l'aurait sollicité...
Mais à la force majeure
Jamais je n'ai résisté.

On entend chanter dans la coulisse.

Qu'est-ce qui vient là?.. ah! c'est ce vieux sournois de maçon, le père Falaisot, la gazette ambulante du pays... rentrons, pour ne pas nous compromettre avec cet homme là. *Elle rentre.*

SCENE III.

Le Père FALAIZOT *entre, en tenant d'une main un gros morceau de pain et de fromage, et de l'autre un Eustache. Il mange tout en allant et venant.*

Il chante encore en contrefaisant la vieille.

Je n'ai jamais résisté
Jamais je n'ai....

Ah! ah! ah!.. la bonne madame Bertrand, qui n'a jamais résisté... je crois bien...si ce qu'on dit est vrai... dans son temps... elle a dû joliment... traderidera la la la la la...mais, dieu me pardonne! je chante, moi, et stapendant j'sis d'un himeur!. c'est qu'ça n'va point du tout, du tout, du tout... vivent les gros hivers ous'qu'il y a d'grands vents qui vous abattent les cheminées... et des pans d'mur... brrrou...ou...ou...cinq six toises qui défilent queuqu' fois tout du long.... c'est ça qui fait vivre son homme!.. mais c't'année-ci, c'est comme un sort!... l'hiver a été si doux!.. pas une pauv' petite gelée, pas une bourasque... si ça continue, il faudra que j' m'en aille à Paris, travailler pour l'zentrepreneux...à la bonneheure, au moins, c'est là qu'il y a d' la besogne!

Air *de Gaspard l'avisé.*

Vive Paris, chaque semaine,
Dans un' ru' neuve on se promène;
Le passant s' dit: v'là du nouveau!
Ho! ho! ho! ho!

J'connaissais point ce quartier là
Ha ! ha ! ha ! la !
Partout on n'voit que des moëllons !...
Les ponts, les quais et les maisons,
Tout ça pouss' comm' des champignons.
Bientôt, si ça dure j' prédis,
Qu'tout' la Franc' sera dans Paris.
On défait,
On refait,
Chacun fait
Son p'tit plan
D' bâtiment,
Et ça va joliment.

Deuxième couplet.

Sur l' bou'lvard aussi par boutade,
Quand j'vas faire un tour de prom'nade,
J'vois chaqu' fois queu' théât' nouveau,
Ho ! ho ! ho! ho !
V'là z'encore un p'tit opéra..
Ha ! ha ! ha ! ha !
Quoi t'est c'qu'on jouera dans stila?
Vous verrez encor que ce s'ra
Le mimodrame et cœtera,
Si ça va toujours de c'train là,
Sur l' boul'vard chaq' soir on tuera
Vingt tyrans,
Douze enfans,
Leux mamans,
Leux parens,
Et tout ça
Pour l' plaisir des brav' gens.

SCENE IV.

Le Père FALAIZOT, JACQUES BROUET, *une bèche à la main, sort par la petite porte auprés de la grille du château et regarde la cabane.*

JACQUES, *à part.*

La cabane de Denis est toujours fermée.

Le père FALAIZOT, *à part.*

Quins, v'là l' fils du jardinier de M. Garcour.

JACQUES, *à part.*

J'croyais bien pourtant qu' i' r' viendrait aujourd'hui avec sa fille...pourvu qu'ils aient reçu la lettre que j'leux ai fait écrire.

Le père FALAIZOT.

Qu'est-ce que tu r' gardes donc là, Jacques Brouet ?

JACQUES, *d'un air qui prouve qu'il ne l'aime point.*

Ah! c'est vous, père Falaizot ?

Le père FALAIZOT.

Eh! oui, qu'c'est moi... com' tu vois, toujours sur mes jambes, en attendant l' chaland.

JACQUES.

Vous n' travaillez donc pas?

Le père FALAIZOT, *mangeant.*

Qu' veux-tu?..dans c' diable d' canton, l'ouvrage n'donn' point.

JACQUES.

Ah!.. vous êtes un richard et vous pleurez toujours misère... ça n' vous empêche pas de manger toujours.

Le père FALAIZOT.

Pargué! t'es bon là... il faut bien manger. Est-c' que tu n' manges pas, toi?

JACQUES.

Non...

Le père FALAIZOT.

Non?... dis-moi donc ton secret.... tu vis de l'air du temps ?

JACQUES.

Je suis amoureux.

Le père FALAIZOT.

Diantre!..

JACQUES.

Savez-vous seulement c' que c'est qu' d'être amoureux ?

Le père FALAIZOT.

Tiens, si je l' sais!... est-c' que je n' le sis pas aussi, moi ?...

JACQUES.

Vous!.. ah! bien, c'est un peu fort!

Le père FALAIZOT, *d'un air goguenard.*

AIR : *Mon petit cœur, vous n' m'aimez guères.*

Tu soupires, mon garçon,
Moi, je soupire de même !..
T'en tiens-là pour queq' tendron..
Et j'dis qu'j'en tiens là... tout d'même !
Viens loger chez un maçon,
Petit Dieu qui veut qu'on aime !
Viens loger chez un maçon,
De mon cœur fais ta maison.

JACQUES.

Et peut-on savoir quelle est la malheureuse personne...

Le père FALAIZOT.

Malhureuse!..

Même air.

C'est un' bell' fille d' vingt ans,
Fraiche et point du tout coquette,
Qui, malgré tous les galans,
N'écout'ra point la fleurette...
Et j'aurai de beaux enfans
De ma belle Dénisette...

JACQUES, *s'écriant.*

Denisette !

Le père FALAIZOT.

Eh ! bien, qu'est-ce que tu as donc ?

JACQUES, *vivement.*

C'est Denisette que? la fille du père Denis ?

Le père FALAIZOT.

Du père Denis, le fagotier, C'est ça.

JACQUES.

Dont v'là la cabanne ici qu'est fermée.

Le père FALAIZOT.

Tu y es.

JACQUES.

Par exemple, vous n'y êtes pas, vous. Apprenez qu'c'est moi qui suis l'amoureux de Denisette.

Le père FALAIZOT.

Ah ben, oui, mais t'as un père, toi.

JACQUES.

Sûrement que j'ai un père... queq'ça prouve ça ?

Le père FALAIZOT.

Ça n'prouve rien, si tu veux... Vois-tu, je n'me mêle jamais des affaires de famille, moi, mais je sais que l'père Brouet te donnera mille écus en mariage, et qu'i' veut qu'sa bru en apporte autant... par ainsi, je te demande si l'bon homme Denis et mille écus ont jamais frayé ensemble. Un pauv' diabe d fagotier! qui n'a pour tout bien que c'te mâsure qui n'tient à rien.

JACQUES.

Eh bien, pourquoi donc qu'vous en voulez, vous, de Denisette?

Le père FALAIZOT.

Oh! moi, c'est différent, je suis libre, et je n'demande point de dot... Denisette est une fille de résistance, à qui l'ouvrage ne fait point peur, et c'est mon vrai ballot, quoi.

AIR : *Il faut avoir bien du malheur.*

Oui j'réponds qu'un' tell' ménagère
F'ra comme on dit un' bonn' maison.

JACQUES.

All' vous ressemblera donc guère?

Le père FALAIZOT.

Pour le travail c'est un démon.
Dans ce choix v'là ce qui me guide,
C'est là pour moi des profits sûrs.
Et tu sais que j'tiens au solide...

JACQUEL.

C'n'est pas en bâtissant vos murs.

Le père FALAIZOT.

T'es un malin, mais c'est égal, j'suis bon enfant, moi, et j'veux pas que tu fasses une sautise.

JACQUES.

Taisez-vous, tenez, car tout c'que vous m'dites là... heureusement que v'là monsieur Gercourt qui r'vient...

Le père FALAIZOT.

Ah! oui, ma foi, avec son fils, mossieu Adolphe.

JACQUES

C'est ça, un genti jeune homme... C'est pas comm' vous... hum!

Le père FALAIZOT.

Dis donc, Jacques Brouet, veux-tu être bien genti aussi, toi.

JACQUES.

Comment ça?

Le père FALAIZOT.

Oui, tâche qu'il m'fasse travailler au château, pour mon état d'maçon.

JACQUES.

Laissez donc !

Le père FALAIZOT.

Dam ! c'est dans tes intérêts que j'te d'mande ça...

JACQUES.

Bah !

Le père FALAIZOT.

Sûrement.... pour un garçon jardinier, mon fieu, tu n'sais pas encore mener ta brouette.

JACQUES.

Comment, ma brouette ?

Le père FALAIZOT.

Eh, oui, faut être pus retors et avoir le fil... quand tu vois dans l'parc queuq'endroit du mur qui penche un peu, de tems en tems, sans faire semblant de rien, on y donne l'coup d'épaule et patatra... un beau matin ça déboule, on m'envoie chercher... on me met à la besogne, et quand je touche les espèces, j'te glisse la pièce en d'ssous main, et allez donc.

JACQUES.

Par exemple! si M. Gercour savait les beaux conseils que vous m'donnez...

Le père FALAIZOT.

Oui, dis-lui, et tu verras.

JACQUES, *à part.*

C'est vrai qu'il est si méchant, ce père Falaisot, qu'il n'faut pas trop se l'mettre à dos... Ah ! v'là monsieur... Relevons vîte la terre de ce fossé, comme i' m'la commandé l'aut' jour.

SCÈNE V.

Les Mêmes, M. GERCOUR, ADOLPHE.

M. GERCOUR.

Adolphe, cela n'est pas bien ; malgré ma défense, vous avez...

ADOLPHE.

Allons, mon cher papa, ne me grondez plus.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire*

Tandis que de frivoles jeux
Ont exercé ma patience,
Vous alliez chez les malheureux
Exercer votre bienfaisance
Comme vous j'aurais pu courir
Une chance moins incertaine...
Pour vous laisser tout le plaisir,
J'ai respecté votre domaine.

M. GERCOUR.

Petit flatteur!

JACQUES, *à part.*

Sait-il le prendre, ce brave homme?

M. GERCOUR.

Il faut bien te pardonner, mais plus de désobéissance, au moins, tu sais qu'elle t'a déjà coûté cher.

Le père FALAIZOT, *s'avançant d'un air caffard.*

Ben le bonjour, M. Gercour.

M. GERCOUR.

Ah! ah! c'est vous, père... bon jour, bon jour..

Il ne fait pas grande attention à lui.

père FALAIZOT, *examinant les lignes d'Adolphe.*

Vous venez donc de la pêche, mossieu Adolphe?

ADOLPHE.

Comme vous dites.

Le père FALAIZOT.

Et avez-vous pris queuq' chose?

ADOLPHE.

O mon dieu, non; rien du tout!... Madame Bertrand m'a porté malheur.

Le père FALAIZOT.

Comment, vous n'avez rien pris?.... oh ben, par exemple!...

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Voulez-vous qu'à ce p'tit pass'temps
Le profit toujours double,
Y a des moyens fort innocens,
I' n'faut ni peines, ni talens,
Faites ce que font tant de gens,
Et pèchez en eau trouble.

M. GERCOUR.

Taisez-vous.

Le père FALAIZBT.

Monsieur, c'est comme ça.

Gripon, cet intendant fripon,
Qui, voyant toujours double,
Sur sa table a l'plus beau poisson,
Pendant qu'vous avalez l'goujon,
N'est devenu si gros, si rond...
Qu'en pêchant en eau trouble.

Je ne finirais pas, si je voulais vous citer tous ceux...

M. GERCOUR.

Il suffit... Jacques, j'avais dit à ton père de visiter un peu ma nouvelle plantation... Les arbres ont besoin, je crois, d'être ébranchés.

JACQUES.

Oui, mossieu Gercour, demain de grand matin.

Le père FALAIZOT, *regardant la plantation dont on parle.*

Ce sera tout d'même une belle avenue que vous aurez là, mossieu Gercour, quand les arbres seront grandis.

ADOLPHE.

C'est vrai, mon papa, cela prolongera de ce côté ta propriété; tiens, cette petite cabane même aura l'air d'en faire partie.

JACQUES.

Ah! oui, la cabane du père Denis...

ADOLPHE.

Cette maisonnette offrira un point de vue pittoresque... ce qu'on appelle, je crois... une fabrique.

Le père FALAIZOT.

Oui, elle est d'une jolie fabrique!.... ouverte à tous les vents...

ADOLPHE.

Il est donc bien pauvre, ce père Denis?

Le père FALAIZOT.

Eh bien, dame! je vous le demande, un fagotier?.. il est toujours par vaux et par chemins avec sa fille, pour gagner sa vie.

ADOLPHE.

En effet... quand je viens passer à la campagne mes jours de congé, je ne peux jamais parvenir à les voir.

JACQUES, *bas à Adolphe.*

Vous les verrez aujourd'hui, M. Adolphe... ils doivent revenir dans la journée.

ADOLPHE, *bas à Jacques.*

Eh bien, c'est dit, tu me mèneras chez eux.

JACQUES.

Oh! bien volontiers. (*à part.*) Le bon petit jeune homme!

M. GERCOUR.

Adolphe, nous avons gagné de l'appétit ce matin, allons déjeûner.

ADOLPHE.

Je ne demande pas mieux.

Le père FALAIZOT, *suivant M. Gercour, qui s'en va.*

Comm'ça, vous n'avez pas besoin de moi, mossieu Gercour?

M. GERCOUR, *continuant son chemin.*

Non, pas à-présent.

Le père FALAIZOT.

Tant pire.. car j'ai du bien bon plâtre dans c'moment ici. (*il lui parle encore de loin.*) Vous devriez profiter de la bonne vane... (*M. Gercour rentre avec son fils, sans lui répondre; le père Falaizot revient sur ses pas, en disant:* il n'entend point de c't'oreille-là. (*il s'en va en repassant devant Jacques.*) Sans rancune, Jacques Brouet.. quand j'épouserai Denisette, je te retiens pour le premier garçon de la noce.

JACQUES.

Allez, allez, je n'vous retiens point, moi.

Le père FALAIZOT, *riant d'un air goguenard.*

Ah! ah! ah! il est bon là. (*il s'en va en chantant.*)

Si j'étais Hirondelle...
Que je peuve voler,
Sur votre main, la belle,
J'irais me raposer...
Ma main n'est point un arbre
Pour vous y colloquer...

SCENE VI.

JACQUES, *seul.*

Oui, chante, chante... nous serons deux (*on entend la ritournelle de l'air qui suit.*) Eh! mais qu'est-c'que j'entends là?.. (*il regarde.*) Oh! queu bonheur! c'est le papa Denis et Denisette avec un régiment de fagotteux.

SCENE VII.

JACQUES BROUET, LE PÈRE DENIS, DENISETTE, Troupe de Fagotiers.

Hommes et femmes. Chacun d'eux porte un long fagot sur le dos; ce fagot, de branches qui ne sont pas encore dépouillées de leurs feuilles, couvre la personne qui le porte de la tête jusqu'aux pieds. (Il n'y a personne qui n'ait rencontré, aux environs de Paris, de ces troupes de fagotiers qui ressemblent par derrière à une forêt ambulante.)

Denis et Denisette ont chacun un bissac au côté, et une serpe en sautoir. Denisette a un mouchoir noué autour de la tête, avec un chapeau de grosse paille, qui a un grand trou par devant. Ils entrent, suivis des autres fagotiers, en chantant.)

AIR : *Ah! quel bonheur nous promet cette chaîne!* (de Rataplan.)

CHŒUR.

Ah que je plains ces bonn' gens de la ville,
Qu'ont toujours peur
Pour leux biens, d'un voleur!
Je n'avons pas cette crainte inutile,
Je portons tous
Not' richesse avec nous.

DENIS, *à Denisette.*

Ils ont su' leux dos
Ben des fardeaux,
Aussi, ma chère,
Plus d'un importun,
Plus d'un créancier, c'est tout un!

DENISETTE.

Je som' plus heureux
Cent mill' fois qu'eux,
Pas vrai, mon père?
Les maraudeux, j' crois,
Ne viendront pas couper not' bois.

DENIS.

Dam! que veux-tu? quand vous serez mariés, tu la mèneras à l'enseignement mutuel.

JACQUES, *soupirant.*

Ah!... nous n'en sommes pas là, père Denis... ah!..

DENIS.

Ah çà, il y a donc du chagrin là dedans... (*il décachette la lettre.*) quoiqu'ell' chante, ta lettre?... voyons.

JACQUES.

Vous êt' bon là... est-c'que j'sais c'qu'il y a dedans? puisque c'est le maître d'école qui a fait l'écriture.

DENIS.

Mais quoiq' tu lui as dit de m'dire au maît' d'école?

JACQUES.

Oh dame, tout plein d'choses, j'lui ai dit qu'il vous dis' de revenir tout d'suite, tout d'suite.

DENIS.

Eh bien; me v'là, qu'est-c'qu'il y a de si pressé?

JACQUES

Il y a, papa Denis, il y a, comme je vous l'disais tout-à-l'heure, des bâtons dans la roue, pour ma réunion avec Denisette.

DENIS.

Des bâtons!... queux bâtons?

JACQUES.

Primo, d'abord et d'un, c'est mon père qui dit qu'il n' veut point d'vot' fille pour sa bru, parc'qu'elle n'a rien et vous idem.

DENIS.

Ho! ho!... et queq' t'as donc, toi?... tes deux bras et ta bêche au bout... j'li conseil' de faire le fier.. est ce parc' qu'il est jardinier d'une grande maison? et qu'il a d'gros gages... mais, morgué...

AIR: *Son cœur, j'en ai la certitude.* (de Rataplan.)

Aux ordres d'un maître, à toute heure,
Il n'a pas un instant à lui,
Le toit sous lequel il demeure,
Est le patrimoine d'autrui.
Moi, du moins, j'suis propriétaire,
Et je trouve qu'il est plus beau
D'loger chez soi dans un' chaumière,
Que chez les autr's dans un château.

JACQUES.

C'est vrai... j'pense comm' vous, moi, j' suis pas ambitionneux... mais savez-vous qu'est-c'qui a retourné com' ça papa Brouet?

DENIS.

Je gage que c'est c'matois d'père Falaizot.

JACQUES.

Juste!... et ça... parc' qu'il s'avise d'aimer aussi Denisette.

DENIS.

Par exempe... lui, épouser une jeunesse... il faut qu'il ait du front.

JACQUES.

Oh! c'est pas ce qui lui manque. Enfin, papa Denis, vous v'là au fait des obstaques... à présent, faut que nous ruminions ensemble.

SCENE X.

LesMêmes, DENISETTE.

DENISETTE, *sans chapeau, et appelant de la porte de la cabane.* Eh bien, mon père?

DENIS.

Me v'là, me vl'à!

DENISETTE, *s'avançant.*

Venez donc diner, la table est mise.

DENIS.

C'est que j'étais à causer avec Brouet.

DENISETTE, *à Jacques*,

Laisse-donc mon père tranquille, toi, tu causeras demain

DENIS

Com' tu m' rudoyes!

DENISETTE.

Pardi! est-c' qui' faut pas qui' se repose, c' pauvre père! depuis à c' matin, trois heures, il est sur ses jambes.

DENIS.

C'est vrai qu' j'ons fait du chemin... à tantôt Brouet... (*Bas à Jacques.*) Après l' diner nous aviserons aux moyens.... tu sais.

Il rentre.

SCENE XI.

JACQUES BROUET, DENISETTE.

JACQUES, *arrêtant Denisette qui suit son père.*

Eh ben ! c'est comme ça que tu m'dis adieu. Donne-moi du moins une poignée d'main...

DENISETTE, *se retournant.*

Ça t'avancera bien, n'est-ce pas ?... Tiens, si n'faut qu'ça pour te contenter.. (*elle lui secoue la main rudement.*)

JACQUES.

Com' t'es revêche, donc !

DENISETTE.

Et com' t'es bête, toi, de te fâcher de ça! Adieu, Brouet. (*Elle lui donne un coup sur la tête, et rentre en riant d'un gros rire*) oh! oh! oh! oh!

SCENE XII.

JACQUES, *seul.*

Est-elle drôle donc, Denisette; all' fait l'amour à coups d'poings... Chut! v'là M. Adolphe !

SCENE XIII.

ADOLPHE, JACQUES BROUET.

ADOLPHE, *sortant du château, un livre à la main.*

J'aime ces contes de fées et de génies... La Lampe merveilleuse, la Cabane enchantée... Quelle vive et féconde imagination !

JACQUES, *à part.*

Comm' i' paraît content! je gagerais ben que ce n'est pas son ridiment qu'il lit là.

ADOLPHE, *sans voir Jacques.*

AIR : *Dans ce jour de gloire et d'alarmes.*

Dans ces jeux d'une Muse folle,
Tout est magie, enchantemens,
Et sans débourser une obole,
On bâtit des palais brillans.

De pareilles économies
Chez nous ne peuvent s'employer,
Quand par hazard nous trouvons des génies,
On sait comme il faut les payer!

JACQUES *qui a écouté s'avance.*

Dites donc, Monsieur Adolphe, est-ce que c'est dans l'livre, ça?

ADOLPHE.

Ah! te voilà, Brouet. (*il met son livre dans sa poche.*) Eh bien, le pauvre homme est-il revenu?

JACQUES.

Oui, mossieu Adolphe; et Denisette aussi.

ADOLPHE.

Denisette?

JACQUES.

C'est sa fille... que j'épous'rai queuq' jour, s'il plaît à Dieu!.. et à mon père!.. (*il soupire*) Je pense à une chose, moi, monsieur Adolphe, on dit que vous faites tout c'que vous voulez, vous devriez bien faire mon mariage.

ADOLPHE.

Ton mariage?.. J'en parlerai à papa. Mais en attendant je voudrais bien voir le pauvre homme.

JACQUES.

Entrez chez eux... ils dinent dans c moment ici.

ADOLPHE.

Ils dinent... Oh! non, je ne veux pas les déranger.

JACQUES.

Ah ben, oui! déranger. Attendez.. (*il veut appeler*) Papa Den...

ADOLPHE, *l'arrêtant.*

Non, non.... laisse.... cela les gênerait.... Je vais regarder par la fente de cette porte. (*il s'avance sans bruit, et regarde.*) O mon Dieu! oui!... les voilà... je vois la fille... Elle a une bonne mine!...

JACQUES.

J' crois bien... Et l' père Denis?

ADOLPHE.

Il a le dos tourné... je ne peux pas voir sa figure.

JACQUES.

Tant pire, car vous verriez qu'il a l'air d'un bien bon homme.

ADOLPHE, *regardant encore.*

Ah! quelle chambre, mon ami!... Comme ils sont logés!... C'est égal, ils ont un fier appétit!

JACQUES.

Oh! l'appétit... est toujours ouvert chez eux.

ADOLPHE, *regardant encore.*

Les pauvres gens!... ils ne boivent que de l'eau!... quand il y a tant de vin!... (*Vivement.*) Brouet, cours, de ma part, trouver maître Pierre; dis-lui de te donner une bouteille de bon vin vieux, que c'est pour moi.... Entends-tu?...

JACQUES.

Mais, Monsieu Adolphe...

ADOLPHE, *le poussant.*

Va donc, va donc... traînard... et reviens encore plus vîte.

JACQUES *courant, et s'en allant par la grille.*

Oh! je n' demande pas mieux!

SCENE XIV.

ADOLPHE, seul.

Une fenêtre de la cabane donne en face du public, de manière qu'on peut voir tout ce qui se passe dedans.

ADOLPHE.

Cela lui fera du bien à ce pauvre diable!... Demeurer dans une pareille masure. (*Regardant le toît de la cabane.*) Ah!... quelle ouverture dans ce toît!... Comment font-ils donc quand il pleut?... Mais, je pense... si je montais sur cet arbre, je pourrais peut-être mieux les voir par ce trou-là... Essayons... (*Il grimpe sur l'arbrequi est près de la cabane, jusqu'à la hauteur nécessaire pour voir au-dessus du toît.*) Eh! oui, vraiment... les voilà... (*Passant tout-à-coup à une excessive surprise.*) O ciel!... que vois-je?... c'est lui!... je ne me trompe pas, c'est bien lui!.. Ah! quel bonheur... Enfin, le voilà... Oui, mais, je veux me venger de sa discrétion... Il ne me reconnaîtra plus... J'étais dans un si bel état, quand il m'a tiré de l'étang!... D'ailleurs, j'ai bien grandi depuis... Commençons par leur faire une surprise. D'ici, je vas leur jeter de l'argent;

nous verrons un peu ce qu'ils diront. (*Il jette sa bourse par le trou du toît.*) Oh! c'est tombé juste dans leur assiette; ils regardent en l'air; cachons nous... (*Il descend bien vite de l'arbre. A peine est-il en bas, que Brouet arrive en courant de l'autre côté avec une bouteille de vin.*)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, JACQUES.

JACQUES.

Monsieu, v'là une bouteille de... je n' sais pas quoi... que j'ai prise dans l' buffet.

ADOLPHE, *prenant la bouteille, et faisant rentrer Jacques.*

Chut!... donne, donne... et sauve-toi... qu'on ne te voie pas.

JACQUES, *rentrant.*

Laissons-le faire

SCENE XVI.

DENIS, DENISETTE, sortant de la cabanne; ADOLPHE, caché.

DENIS, *regardant en l'air, et tenant la bourse au bout de son doigt.*

Queu diantre est-ce que c'est qu' ça, Denisette?

DENISETTE, *le regardant.*

C'est une bourse, ma foi!

DENIS.

Pleine d'argent...

DENISETTE.

Des pièces blanches...

DENIS.

Et une jaune... C'est, pardieu, bien de l'or.

DENISETTE, *riant.*

C'est drôle, ça, mon père.

DENIS.

AIR : *du ballet des pierrots.*

D'où peut nous v'nir c'te bonne fortune?
Ça n'est pas commun dans l' canton.

DENISETTE.

Je n'crois pas qu'ça vienn' de la lune,
Comm' les pierr' qu'en tombent, dit-on.

DENIS.

Dans not' détresse malheureuse,
S'rait-ce un présent d'not' bon patron ?

DENISETTE.

Ou bien serait-c' queuqu' pi' voleuse
Qu'aurait passé sur not' maison ?

(*Pendant ce dialogue, Adolphe se glisse sans bruit dans la cabane, et va poser sa bouteille de vin sur la table; il en sort avec les mêmes précautions, et va se cacher de l'autre côté, derrière le tronc d'un gros arbre.*)

DENIS.

Dis donc, Denisette, s'il en pleuvait beaucoup com' ça, j' n'en perdrions pas un' goutte.

DENISETTE

J' crois bien... Moi, j' tendrais mon tablier.

DENIS.

C'est pour l' coup qu'avec c'te pluie-là j'aurions d' quoi avoir du bon vin... Allons voir, si n'en r'tombe pas encore (*En entrant dans la cabane, il aperçoit la bouteille et s'arrête.*) Ohai ? Denisette !...

DENISETTE.

Mon père ?

DENIS.

Est-ce toi qu'a mis c'te bouteille sur la table ?

DENISETTE.

Un' bouteille ! ous' que j' l'aurais donc prise ? (*Pendant ce temps, son père est allé prendre la bouteille.*)

DENIS, *regardant la bouteille.*

Et j' dis qu'elle est bien pleine.

DENISETTE, *étonnée.*

Oh ! par exemple !

DENIS.

C'est rouge en dedans, et du goudron tout autour... Ça doit être au moins du vin à quinze. (*il la débouche.*)

DENISETTE.

Voyez donc ça.

DENIS, *tout en buvant.*

Qu'est-ce que j'dis ?.. à quinze !.. à vingt ! à trente !... oh ! jarni !

DENISETTE, *qui a été chercher un gobelet, le tend pour que son père lui en verse.*

N' buvez pas tout, mon père.

DENIS, *lui en versant.*

Goûte-moi ça, Denisette, c'est du chenu.

DENISETTE, *qui a bu.*

Oh! j' vous en réponds.

DENIS, *boit encore.*

Ça redonne du cœur...

DENISETTE, *l'arrêtant.*

Dites donc, mon père, n'allez pas vous griser.

Elle lui ôte la bouteille.

DENIS.

Laisse donc... j'en boirais un tonneau de stila.

DENISETTE, *renverse le verre sur la bouteille et va la reporter.*

C'est égal... faut serrer ça pour demain.

DENIS.

Mais d'où diantre ça peut-i' nous venir?

DENISETTE.

Ça vient de queuq' farfadet, apparemment.

DENIS.

Oui, de queuq' lutin... queu' bonne année, Denisette! il pleut d' l'argent et du vin...

DENISETTE, *qui vient d'apercevoir Adolphe, dit tout bas à Denis.*

Hem!.. hem!.. mon père...

DENIS.

Hein?

DENISETTE.

Ne serait-ce pas là le lutin, qu'est caché derrière c't arbre?

DENIS.

Oh! j' crais qu' t' as raison.

ADOLPHE, *à part.*

Est-ce qu'ils m'auraient aperçu?... ne faisons semblant de rien.

Il reprend son livre et a l'air de lire en se promenant.

DENIS, *bas à sa fille.*

Attends, attends, j' vas ben voir si c'est lui. (*il l'aborde.*) Ben l' bonjour, mon p' tit monsieur.

ADOLPHE, *feignant d'être étonné.*

Ah! ah!.. bon jour, bonhomme... qui êtes-vous?

DENIS, *riant.*

Qui j' sommes?

DENISETTE, *riant.*

Ah! ah!.. vous l' savez aussi ben qu' nous.

ADOLPHE.

Moi, j' vous jure...

CHŒUR.

Ah que je plains ces bonn' gens de la ville,
Qu'ont toujours peur
Pour leux bien, d'un voleur !
Je n'avons pas cette crainte inutile,
Je portons tous
Not' richesse avec nous.

JACQUES.

Eh! Denisette? Denisette?..

DENISETTE, *se retournant.*

Houé... c'est Jacques Brouet.

DENIS.

Eh! mais... oui... c'est lui-même... Bon jour, mon garçon.

DENISETTE.

Bonjour, Brouet.

DENIS, *aux fagotiers.*

Adieu, camarades... chacun à sa baraque... v'là la mienne.

Les fagotiers sortent gaîment, en reprenant le refrain.

Ah que je plains ces bonn'gens de la ville !

SCENE VIII.

DENIS, DENISETTE, JACQUES BROUET.

DENIS, *jetant son fagot de côté.*

Ah!.. et j'dis qu'en v'là un qui compte.

DENISETTE.

Et le mien, donc?.. Brouet?.. houp!.. aide-moi à me débarrasser.

JACQUES.

Me v'là... attends, attends... (*il lui ôte son fagot de dessus le dos.*)

DENISETTE, *riant.*

Merci, l'amour.

JACQUES, *pesant le fagot, qu'il met à terre.*

Queu fagot!.. ah! j'te vois en plein, du moins, comme'ça... A présent, pour ma peine, veux-tu que je t'embrasse?

DENISETTE.

Pourquoi pas?

JACQUES, *s'arrêtant au moment de l'embrasser.*

Ah mon dieu! comme t'es noire!

DENISETTE.

Noire?.. écoute donc... travailler du matin au soir en plein air, ça ne blanchit point, ça hâle tout le visage.

JACQUES, *après l'avoir embrassée.*

Oh! la! la! comme t'es z'halée! ah çà, vous avez gagné queuq' sous dans vot' route?

DENISETTE.

Oh! qu'oui, la bourse n'est pas mal garnie.

DENIS.

Sans compter que nos bissacs ne sont pas vides... il y en a qui nous ont payé en nature.

JACQUES, *à Denisette.*

A la bonne heure, au moins, vous vous portez-bien, vous autres.

DENISEETE.

Ma fine oui... dieu merci!

DENIS.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

La fortun' parfois rend visite
A des gens qui n'boug' pas d'chez eux,
Mais souvent elle entraîne à sa suite
La goutte et ses tourmens affreux,
Et tant d'aut' maux faits pour les gens heureux!
Je crains peu c'te chanc' trop commune,
Par le sort sans cess' balotté,
Trottant chaq'jour d'un différent côté,
En courant après la fortune,
J'attrappe du moins la santé.

JACQUES.

Je ne peux pas en dire autant, moi.

DENIS.

Qu'est-ce que tu as, mon garçon?

JACQUES.

J'ai, que la nuit, quand' j'dors tout seul, je n'ferme pas tant seulement l'œil... c'est bien différent, quand on dort deux.

DENISETTE, *riant.*

Oh bien, tiens, moi... je dors comme une souche et j'dis qu' l'amour ne m' rend point malade.

JACQUES.

Tu n'aimes donc pas ton petit Breuet?

DENISETTE.

Si fait que j' t'aime... Mais, qu'veux-tu?.. si not' mariage ne peut pas encore venir...

JACQUES.

C'est-à-dire que t'en prends à ton aise, de l'amour.... tu n'en mourrerais pas comm' moi, s'il y avait des ostaques.

DENISETTE.

Eh bien, quand j'en mourrirais?..

JACQUES.

C'est qu'il y en a des ostaques, il y en a.

DENISETTE.

Queu z'ostaques donc?

JACQUES.

Suffit. (*bas*) Papa Denis, renvoyez Denisette, j'ai à vous parler.

DENIS.

Denisette... va-t-en voir là dedans si tout est encore en place.

Il désigne la cabane.

JACQUES, *à part.*

J'crois bien qu'on n'pourrait pas y déranger grand' chose.

DENISETTE.

Et la clef?.. donnez-moi la clef.

DENIS.

La clef?.. tu l'as.

DENISETTE.

Je ne l'ai pas.

DENIS.

Fouille-toi, j'te dis qu' tu l'as... est-elle ostinée?

DENISETTE.

Eh non... c'est vous.

DENIS, *après avoir cherché.*

Ma fine, faut donc qu'all' soit pardue.

DENISETTE.

Oh batt!.. n'y a pas tant d'çarémonie à faire... vous savez bien que ça n'tient pas beaucoup.

Elle donne un grand coup avec son derrière, dans la porte, qui s'ouvre.

DENIS.

Diantre! il paraît que tu n'as pas besoin d'serrurier, toi.

JACQUES.

C'est vrai qu'all' n'y va pas de main morte.

DENIS.

Allons, et remets tout en ordre, ça te r'garde.

JACQUES, *seul avec Denis, lui dit d'un air mystérieux*

Papa Denis!...

SCENE IX.

DENIS, JACQUES BROUET.

DENIS.

Voyons, que veux-tu?

JACQUES.

Dites-moi un peu, papa Denis, vous avez reçu ma lettre?

DENIS.

Ta lettre?.. j'ons reçu une lettre, mais c'nest point de toi, puisque tu n'sais pas écrire.

JACQUES.

C'est égal, c'est toujours moi qui vous ai écrit, avec la plume du maître d'école.

DENIS.

Ah! tu m'en diras tant! (*Il tire la lettre de sa poche.*) la v'là ta lettre, en ce cas.

JACQUES.

Eh bien, mais elle est encore cachetée.... vous n'l'avez donc pas lue?

DENIS.

Est c'que j'sais lire, moi?

JACQUES.

Mais Denisette...

DENIS.

Ah ben oui, Denisette me ressemble, all' n'distingeurait par un *a* d'un *b*.

JACQUES.

V'là une famille joliment sciençée! il fallait donc m'dire ça.

DENIS.

Qu'est-c' qui est venu tout à l'heure... là... autour de not' cabane ? et qui a...(*Il fait le geste de jeter de l'argent.*)

ADOLPHE, *faisant l'étonné.*

Qui a... quoi ?.. je ne me doute pas seulement de ce que vous voulez dire...c'est donc à vous qu'appartient cette cabane ?

DENISETTE.

Ah !.. laissez donc, mon p'tit monsieur... et c'te bouteille avec le cachet ?

ADOLPHE.

Je vous assure, mes amis, que vous êtes dans l'erreur.

DENIS, *bas à sa fille.*

Dis donc, Denisette.... si stapendant j' nous étions trompés...

ADOLPHE.

Vous voyez bien que je viens de me promener là bas, en faisant ma lecture.

DENIS, *riant.*

Vout' lecture ?.. vous êtes bien heureux, mon p'tit monsieur, d' savoir lire tout courant.

DENISETTE.

Oh ! c'est vrai... on dit qu'il y a tant d' belles choses dans les livres.

DENIS.

AIR : *Vaud. des Amazones.*

Moi, je ressemble à feu mon pauvre père,
Il ne m'apprit qu'à travailler au bois,
Et, comme lui, pour m'tirer d'la misère,
Je n'ai que mon courag' ma serpe et mes dix doigts;
En fait d'esprit, de malice ou d'chicane,
Je n'suis pas fort je l' dis de bonne foi,
Et t'nez ! si l'un de nous d'eux est une âne,
Sans vanité, je réponds que c'est moi.

DENISETTE.

Queuq' y a donc dans un beau livre, comme ça, tout doré ?

ADOLPHE, *à part.*

Une bonne idée pour les dérouter. (*Haut.*) Oh! il y a dans celui ci des histoires.

DENISETTE.

Des histoires!.. com' qui dirait : *Le petit Poucet, le Chat bott...*

ADOLPHE.

Fi donc! ce sont des contes de fées, ça, des enfantillages; au lieu qu'ici ce sont des contes de génies.

DENIS.

De génie!.. oh! dame, c'est du savant, ça.

ADOLPHE, *leur montrant le livre.*

Tenez... comment y a-t-il là?

DENIS, *riant.*

Pardine! j' serais ben embarrassé de vous l' dire.

DENISETTE.

Et moi itou.

ADOLPHE.

Il y a là... *La Cabane enchantée.*

DENIS.

Tiens... la Cabane enchantée! c'est quasiment comm'la nôtre.

DENISETTE.

Oh! lisez-nous donc ça, mon bon p'tit mossieu.

DENIS.

Denisette, va chercher une chaise.

Elle court et en rapporte vite une toute dépaillée.

ADOLPHE.

Merci, merci, mes amis. (*Il s'assied.*) Ecoutez (*il li.*)
« Il était une fois un pauvre bûcheron, mais si pauvre,
« si pauvre, que tout l' monde en avait pitié!..

DENIS.

Ça me ressemble comm'deux gouttes d'eau, ça, debûcheron à fagotier il n'y a qu' la main.

ADOLPHE, *lisant.*

« Un jour en allant au bois, il entend les cris d'un voya-
« geur, qui appelait du secours.

DENISETTE, *bas à son père.*

Bah! c'est comm' ce petit marmouzet qu' vous avez tiré d' l'étang.

DENIS, *bas.*

Tais-toi donc...

ADOLPHE, *lisant.*

« Il était tombé dans un grand fossé rempli de serpens
« et autres bêtes venimeuses. Le brave bûcheron s'élance,
« et retire le voyageur du précipice, où sa perte était cer-
« taine...

DENISETTE.

Je crois bien... des serpens!

ADOLPHE, *lisant.*

« Or, il est bon de vous dire que ce voyageur était un « génie, qui était obligé, pendant un jour de l'année, de « prendre la figure d'un homme.

DENIS.

Pauvre génie !

ADOLPHE, *lisant*

« Voilà que le bûcheron, en rentrant dans sa cabane, « trouve une table qui s'était mise toute seule, couverte « d'une grande quantité de mets et de vins exquis.

DENIS, *bas à Denisette.*

Tiens!.. est-ce que par hasard j'aurais aussi sauvé un p'tit génie, moi ?

DENISETTE.

Ça s'rait drôle! Oh! achevez donc, mon bon p'tit mossieu !

Le père FALAIZOT, *qu'on entend dans la coulisse.*

Viens loger chez un maçon,
P'tit dieu qui veut qu'on aime.

DENISETTE.

Allons, c'est c' vilain père Falaizot.

ADOLPHE, *fermant son livre.*

Adieu, adieu, mes amis, nous nous reverrons. (*A part.*) Allons vite trouver mon père et lui confier ma découverte... il m'aidera peut-être à achever mon rôle de génie bienfaisant... (*En courant il dit encore*) Nous nous reverrons

Il se sauve par la grille.

DENISETTE

En vous r'marçiant, mon p'tit mossieu.

DENIS.

Tiens, il entre là dedans .. C'est donc le fils du château.. Je n'l'avais pas encore vu, moi.

SCENE XVII.

DENIS, DENISETTE, le père FALAIZOT.

Le père FALAIZOT *entrant, sa pioche à la main, et sa gâchoire sur la tête.*

Ah!.. à la fin des fins, te v'là donc revenu, le père aux fagots.

DENIS.

Dam !... tu vois.

DENISETTE.

Et vous, le père aux écus! vous allez donc travailler ?

Le père FALAIZOT.

Eh ! faut ben prendre tout ce qu'on trouve. Le marchand d'vin du coin veut que qu' son puits communique à la cave, et j'allons lui percer un trou... Mais faut qu'il attende un peu. pars' que j'ai à jaser de queuq' chose avec le papa Denis.

DENISETTE.

Eh bien, voyons, jasez.

Le père FALAIZOT.

Vous n'êtes pas vot' pére, vous... C'est à lui, à lui seul que j'ai queuq' chose d'insentiel à dire.

DENIS.

Allons, rentre, Denisette.

DENISETTE.

Ah, mon dieu, ben volontiers... jasez.

Elle rentre en riant, et lui ferme la porte au nez.

SCÈNE XVIII.

DENIS, le père FALAIZOT.

Le père FALAIZOT.

Elle est drôle quoiqu' ça, ta fille... mais ça m'est égal, moi, j'ai l'esprit bien fait.

DENIS.

Bah !

Le père FALAIZOT.

D'abord, il faut que tu congédies ce p'tit jardinier qui fait les yeux doux à Denisette.

DENIS.

Voyez-vous ça!... Et puis ?

Le père FALAIZOT.

Et puis, il s'présentera pour elle un parti auquel tu ne t'attends pas.

DENIS.

Laisse-donc, je t'vois venir.

Le père FALAIZOT.

Eh bien oui, quoi... c'est moi... un homme établi, patenté... et industriel, c'est connu.

DENIS.

Voilà ton affaire d'or?

Le père FALAIZOT.

Un moment!.. Sais-tu c'que j'te réserve à toi pour le présent d'noce?

DENIS.

Quoi donc?

Le père FALAIZOT.

Tu vois dans quel état est ta cabane; un de ces jours, ell' vous croulera sur le corps : j'la jette à terre.

DENIS.

Eh bien, je te remercie.

Le père FALAIZOT.

Ecoute donc jusqu'au bout. J'ai mis par-ci par-là queuq' pierres de côté, provenant de mes bâtisses, et je t'en refais une toute neuve gratis, qu'aura l'air d'un petit palais, quoi.

DENIS.

Un palais! tais-toi donc; ça n'me tente pas.

Le père FALAIZOT.

J'te conseille de faire le difficile... mais regarde un peu, tout ça ne tient à rien... avec le bout du doigt, je ferais débouler toute la baraque... (*En disant cela il met les doigts dans une fente du mur, en face du public, il enlève un platras et en même temps plusieurs autres platras tombent par terre.*

DENIS, *en colère.*

Eh bien! par exemple!..

DENISETTE, *dans la cabane, et passant sa tête à travers le trou que Falaizot vient de faire.*

Houé?... queq' c'est donc qu'ça, mon père?

DENIS, *en colere.*

As-tu idée?.. C'est c't'autre qui fait tomber ma maison!

Le père FALAIZOT, *riant.*

Ta maison?.. t'appelle ça une maison, toi?

DENISETTE *sortant en colère.*

Eh! sûrement qu'c'est nout' maison... A-t-on jamais vu.

DENIS, *s'amusant.*

Veux-tu bien m'raccommoder tout d'suite, ou tu vas voir.

Le père FALAIZOT.

Parguée! ce n'est pas malin.. avec une poignée de plâtre. je vas te reboucher ça. (*En même temps il prend sa pioche et agrandit le trou.*)

DENIS *en colère.*

Eh bien! c'est comme ça que tu me raccommodes?

Le père FALAIZOT.

AIR : *Finissez-donc, M. le militaire.*

Mais laisse donc, laisse, laisse-moi faire.

DENISETTE, *le tapant snr l'épaule.*

Finirez-vous ?

Le père FALAIZOT.

Laissez, laissez-moi faire.

DENIS.

Ah! jarniguoi!
Prends garde à toi!
Si j' me mets en colère!

DENISETTE, *le menaçant.*

Si j'me mets en colère!

SCENE XX.

Les Précédens, ADOLPHE et BROUET *accourant au bruit.*

ADOLPHE.

Eh bien? eh bien? qu'avez-vous donc, ma chère,

BROUET, *à Denisette.*

Qu'as-tu? qu'as-tu?

DENISETTE.

V'nez au secours de mon père!
Mon p'tit mossieu,
Voyez un peu,
Voyez c' qu'il vient de faire!

DENISETTE ET DENIS.

Ah! je suis d'un' colère!

Le père FALAIZOT.

Vous avez tort et très-grand tort.
A l'entendre crier si fort
On dirait qu'il est mort.

ADOLPHE ET JACQUES.

Calmez, calmez votre transport,
Expliquez-vous, sachons d'abord,
Sachons qui d'vous a tort

DENIS ET DENISETTE.

Avons-nous tort
D'crier si fort?
Peut-on êt' maître d'ses transports?
Voyez, nous v'là dehors!

DENISETTE.

C'est lui, qui nous met tout à jour...

ADOLPHE.

Comment?

BROUET, *d'un air brave et menaçant.*

Ah ben, j'lui conseille... qu'il s'avise d'ça, et je l'démolis, moi... (*il leve sa bêche.*)

Le père FALAIZOT, *levant sa pioche.*

Toi! tu n't'es pas levé assez matin pour ça.

ADOLPHE, *d'un air mutin.*

Non, mais me voilà, moi... voyons, est-ce avec moi que vous oserez vous mesurer?

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, M. GERCOUR.

M. GERCOUR.

Adolphe!.. que veut dire ?.. quelle est cette dispute?

JACQUES, *reculant d'un air honteux.*

Not'maître.. (*Il jette sa bèche.*)

Le père FALAIZOT, *reculant de même, en jettant sa pioche.*

Monsieur Garcour!

DENISETTE, *à M. Gercour.*

Mon bon mossieu!.. protégez-nous!

ADOLPHE, *bas à son père, en lui désignant le père Denis.*

C'est lui, mon papa... le voilà!

M. GERCOUR, *bas à Adolphe, en lui glissant un paquet cacheté.*

Bon Et! voici ce que je t'ai promis.

ADOLPHE, *à part. et sautant de joie en baisant le papier cacheté que vient de lui donner son père.*

Ah! que je suis donc content!.. Tachons, sans qu'il s'en aperçoive.... (*il se retire vers le fond, et épie le moment favorable pour glisser le paquet cacheté dans le bissac du père Denis.*)

M. GERCOUR, *au père Denis.*

Eh bien! voyons, mon brave homme... de quoi s'agissait-il, quand je suis survenu là?

DENIS.

Monsieu, c'est ce vieux malin qui veut, à toute force, épouser nout' fille.

Le père FALAIZOT.

Monsieur Garcour, permettez... faut que chacun explique ses raisons.

DENISETTE.

J'veux point d'lui, moi... (*au père Falaizot.*) J'veux point d'vous!

M. GERCOUR.

Laissez-le parler, ma bonne amie.

Le père FALAIZOT.

Monsieur Garcour, Jacques Brouet est amoureux de Denisette...

M. GERCOUR.

Eh bien?.. il n'y a pas de mal à ça.

JACQUES.

Ah!

Le père FALAIZOT.

Oui, mais permettez; le père à Brouet, qui me l'a juré encore à c'matin, ne veut point marier son fils à une fille qui n'a rien.

DENIS.

Qui n'a rien!.. est-ce que j'ons compté avec toi?

Le père FALAIZOT.

Non, mais à moins que les allouettes ne tombent toutes rôties sur c'que t'appelles ta maison...

DENIS.

Et qui sait? il est ben tombé aut'chose... (*à part, en montrant sa bourse*) qu'il en pleuve seulement autant que ça tous les jours! (*pendant cet à parte, Adolphe glisse le paquet cacheté dans son bissac.*

ADOLPHE, *s'éloignant de lui aussitôt.*

A merveille!.. (*il va près de son père, et lui indique par un geste ce qu'il vient de faire.*)

M. GERCOUR, *au père Denis.*

Allons, consultez-vous bien, mon ami; êtes-vous dans la possibilité d'assurer un sort à votre fille.

DENIS.

Oh! mon bon monsieur..

Le père FALAIZOT.

Oui... as-tu mille écus de dot à lui donner?.. au lieur que moi, j'la prends telle qu'elle est; j'li d'mande pas même un trousseau.

M. GERCOUR.

Vous voyez comme il est désintéressé!..

DENIS.

Mossieu.... je m' saignerais jusqu'à demain, qu'il me serait impossible de...

M. GERCOUR.

Je ne veux pas pourtant que Jacques se marie sans le consentement de son père.

Le père FALAIZOT.

Non, d'aïeurs, il n'est pas major, et je l'suis, moi et d'resse.

M. GERCOUR.

Je ne prêterais pas mon appui à un mariage qui se ferait contre le gré de ses parens.

JACQUES, *se désolant auprès de Denisette, qui pleure.*

O Dieu! not'maître aussi qu'est contre nous!

M. GERCOUR.

Allons, allons, mon cher Denis... tu n'es pas franc avec moi... si tu étais aussi malheureux que tu le dis, tu ne m'aurais pas laissé ignorer ta misère, et je parie que tu es plus riche que tu veux nous le faire accroire.

DENIS.

Riche!.. ah! monsieur veut s'moquer de nous.

M. GERCOUR.

Non, non... et si tu tiens à faire le bonheur de ta fille...

Le père FALAIZOT, *à part.*

Je suis ben tranquille.

DENIS.

J'vous jure, monsieur... un pauvre fagotier comm'moi... qui vit au jour le jour... Tenez, v'là toute la recette de la semaine... (*il fait sonner son sac.*) faut-i' que j'vous fasse voir le fond du sac?.. ça sera bientôt fait... (*il met la main dans son bissac, comme pour le vider et la première chose qu'il rencontre, c'est le paquet cacheté.*) Houé!.. quoiq'c'est donc que c'papier-là?.. Denisette... est-c'toi qui...

DENISETTE, *tournant et retournant le paquet.*

Non... tiens... c'est comme l'vin d'tantôt... il y a un cachet dessus...

DENIS.

Et puis de l'écriture dessous!.. Lis-moi donc ça, toi qui sais lire.

Le père FALAIZOT, *lisant.*

Volontiers: Dot... de... Denisette.

JACQUES, *s'écriant.*

Dot de Denisette!.. Ouvrez donc vîte, papa Denis.

DENIS.

Attends... attends... n'faut rien déchirer.

Le père FALAIZOT, *aussi empressé que les autres, guette l'ouverture du paquet, et s'écrie tout-à-coup:*

Que vois-je?.. un... deux... trois billets de mille francs.

DENIS.

De mille francs! voyons donc comment c'est fait.

DENISETTE, *sautant de joie.*

Ah! mon petit Brouet!

Le père FALAIZOT.

Par exemple, j'tombe de mon haut, moi; D'ous' c'que ça t'vient donc, ça?.. est-c'que l'diabe s'en mêlerait?..

SCÈNE XXII.

Les Précédents, mad. BERTRAND.

Mad. BERTRAND, *à M. Gercour.*

Monsieur... il y a trente ans que je suis dans la maison, et, grace au ciel, je puis dire que jamais rien ne s'y est dérangé.

ADOLPHE.

Qu'avez-vous donc encore, madame Bertrand?

Mad. BERTRAND.

J'ai... J'ai... que je ne suis pas contente, et qu'il faut que cela se retrouve; ce matin, j'avais sorti moi-même de la cave, une bouteille de vieux vin de Bordeaux... et je l'avais placée à l'entrée du buffet...

JACQUES, *bas.*

Taisez-vous, mame Bertrand... c'est moi qui l'ai prise.

Mad. BERTRAND, *s'écriant.*

Toi!... ô ciel!...

JACQUES.

Par ordre de M. Adolphe.

ADOLPHE.

Eh bien, oui, c'est lui, c'est lui... après? qu'est-ce que vous avez à dire?... mais taisez-vous donc?

DENIS.

Ah! morgué... j'y suis maintenant!... et j'gagerais qu' c'est nous itou qui l'avons bue, vout' bouteille.

DENISETTE.

Dites donc, père... c'était du Bordeaux!

DENIS.

Oui, et t'avais ben raison... le v'là le génie, à qui nous devons la bouteille.. la pièce... et mieux qu' ça cr[illegible]s.

AIR : *vaud. du Sorcier.*

C'est d' lui qu'nous vient, tout m'l'assure ,
Ce papier qui vaut des écus.

ADOLPHE.

Vous vous trompez , je vous le jure.

DENISETTE.

Oh ! vous ne nous enjol'rez plus.

ADOLLHE.

Eh non ! vous vous trompez, vous dis-je.

Montrant son père.

Voilà le vrai magicien ,
Son pouvoir est plus grand que le mien ,
Ami , de ce dernier prodige ,
C'est lui qu'il faut remercier.

TOUS.

Vive l' sorcier ! (*bis.*)

DENIS.

Est-il possible !... par quoi ont-j'ti pu mériter ?..

M. GERCOUR.

Par une action sur laquelle bien d'autres à ta place n'auraient pas gardé le silence !

Pendant ce tems Adolphe raconte tout à madame Bertrand qui s'écrie.

Mad. BERTRAND.

Vraiment !... c'est lui... qu'est-ce que vous me dites là... (*Elle court vers Denis.*) C'est vous qui avez sauvé de l'étang notre pauvre petit Adolphe !... ah ! mon brave homme ! il faut que je vous embrasse !..

DENIS , *ébahi.*

Eh bien, le diab' m'emporte , mon petit messieur, si j'vous r'connais !

ADOLPHE.

Je vous crois j'étais si bien déguisé , en sortant de l'eau!... mais partout je vous aurais reconnu , moi... ah ! le cœur a de la mémoire !... mon cher Denis !... que je vous embrasse aussi !

DENIS.

En honneur !.. vous m'confusionnez tous... et pour si peu d'chose encore ! sauver un queq'zun qui se noie, est-ce qu'il y avait là de quoi crier marveille ?.. tout l'monde , j'pense , en aurait fait autant , et sans rien demander.

JACQUES.

Dites-donc, not' maître, à présent que Denisette a de quoi, mon père ne demandra pas mieux que...

M. GERCOUR.

Je me charge de son consentement.

ADOLPHE.

Oui, mariez-vous, mes enfans, en notre qualité de génie, c'est nous qui présiderons au festin.

JACQUES.

Diantre!... queu noce!

Le père FALAIZOT, *à part.*

Me v'là bien aventuré, moi de c't affaire là... (*à M. Gercour.*) M. Gercour, est-c' que vous n'ferez point bâtir une petite maison, seulement pas pus haut que ça, pour les jeunes mariés? voyez donc, i' seriont obligés là dedans de coucher à la belle étoile.

ADOLPHE.

Oui, oui, nous en ferons bâtir une... mais à la condition qu'elle sera bien solide.

Le père FALAIZOT.

Soyez tranquille, je vous récrépirai ça joliment.

VAUDEVILLE.

AIR: *vaud. de Matin et Soir..*

M. GERCOUR.

Nous pourrions bien aujourd'hui sans vertiges ;
Croire aux sorciers comme on faisait jadis,
Il est certain que toujours des prodiges
La France fut et sera le pays. } *Bis en chœur*

DENIS.

Riche égoïste, on vous hait sur la terre !
Ah! plus heureux celui qui d'un' chaumière,
Asyle de la pauvreté,
Sait faire un asyle enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

MAD. BERTRAND.

Sur maint théâtre on ne voit que génies,
Que talismans, baguettes et féeries,
Enchantement de tous côtés !...
Et personne n'est enchanté.

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

ADOLPHE.

Lorsque je vais à l'Opéra-comique,
J'entends encor plus d'une voix magique,
Et lorsque Martin a chanté,
Moi, je sors toujours enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

Le père FALAIZOT.

Chez nous maint'nant un' maison, un spectacle
Ça s'fait si vit' que ça tient du miracle !
Aussi pour la solidité, (*il souffle*)
C'est comme un palais enchanté.

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

DENISETTE.

Bien des bell' dam' ont, dit-on, à la ville
Pour leux parure un sortilège habile,
Mais quand tout çà l'soir est ôté,
N'y a plus d'quoi trop être enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

JACQUES.

Quittant sa femm' pour faire un long voyage,
Jean lui laissa trois enfans en bas âge,
A son r'tour, quand il eut compté...
Un... deux... trois... quatre!...
Dieu sait comm' il fut enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

ADOLPHE, *au public.*

Sans faire acheter son suffrage,
Souvent l'indulgence sauvà
De tout échec un faible ouvrage...
Vous avez fait de ces prodiges-là.
Y voir courir toute la ville,
Est un sort plus rare et plus doux,
A notre tour, nous implorons de vous
Ce prodige plus difficile.

FIN.

